

La nature insoupçonnée du Val-de-Marne

Issu des départements démembrés de la Seine et de la Seine-et-Oise en 1964, le Val-de-Marne n'est pas qu'une entité administrative, c'est un territoire vivant. Sensible aux variations de l'environnement, de son climat, de la qualité de l'air, de l'eau et du sol, c'est un espace façonné par la matérialité de la nature et des multiples milieux qui l'accueillent, mais aussi profondément modelé par ses habitants et leurs activités. Ancré à la confluence de la Marne et de la Seine, le territoire fut longtemps intimement lié à la vie fluviale, qui fut à la fois une ressource, un axe de communication et, lors des révoltes du ciel, une menace, mais aussi aux plaines et plateaux qui bordent ces deux grandes rivières et qui dessinent un relief singulier. Dorénavant fondu dans la grande métropole française depuis plus d'un demi-siècle, le territoire est hétérogène et son identité s'est considérablement transformée au cours de l'histoire. Sans doute sommes nous, comme habitants du Val-de-Marne, aujourd'hui plus étrangers à l'environnement naturel que ne le furent les générations précédentes.

Car ce n'est pas le moindre mérite de l'exposition « + 2° ? Les Val-de-Marnais, le climat et l'environnement. Episode 1 (1780-1945) » – et de ce catalogue qui en est issu – que de nous faire redécouvrir la relation intime que les habitants de ce territoire entretenaient avec leur environnement avant les Trente Glorieuses, et d'offrir à la disposition d'un large public une grande quantité de matériaux. Les pièces exhumées témoignent de la richesse insoupçonnée des archives du Val-de-Marne, et montrent qu'il est possible de réaliser une histoire environnementale sans que les fonds d'archives offrent des entrées dédiées, à condition d'être curieux et de faire preuve d'imagination dans la traque des traces, la recherche d'une documentation qui sache parler au contemporain. L'entreprise de mise en scène et de narration s'appuie sur les recherches historiques les plus récentes, ouvertes aux problématiques globales, environnementales et du temps long ; elle ne fait pas l'impasse sur l'exigence de la recherche universitaire et, sans en faire l'apologie, montre la diversité et la profondeur de l'évolution du territoire.

Sans doute le voyage qui est proposé donnera un sentiment d'altérité aux visiteurs et aux lecteurs, et en premier lieu aux habitants du Val-de-Marne : et c'est tant mieux ! Car c'est en brisant la cage de notre présent que l'on peut imaginer quels futurs nous pouvons contribuer à faire advenir, un thème qui fera l'objet du second volet de l'exposition. Dans l'immédiat, ce parcours historique nous mène au sein d'un monde encore rural – mais loin d'être autarcique tant la capitale est proche. Vulnérables aux aléas du climat, à l'inégale ou

l'incertaine disponibilité des ressources, ainsi qu'aux impacts des activités, les communautés locales anciennes *vivent* leur nature. La pêche vivrière, la gestion des communs, les récoltes ou la lutte contre l'insalubrité des milieux ou des activités conditionnent les imaginaires collectifs et les modalités de l'action publique. On y trouve notamment une attention très prononcée pour les variations climatiques, l'importance des épisodes de glaces comme des inondations.

Au cours du XIXe siècle, le territoire se transforme rapidement, sous l'influence de cette immense polarité : Paris. Alors, les aménagements fluviaux et les chemins de fer, polarisés par la grande ville, segmentent un territoire devenu terre d'accueil pour les nuisances et pollutions industrielles, repoussées de la capitale après 1860. Avec l'urbanisation populaire qui en est la conséquence, les espaces agricoles reculent. C'est la naissance de la « banlieue » et de tout l'imaginaire du rejet que le terme véhicule. Le territoire peut aussi prendre sa revanche : à l'heure hygiéniste, il devient lieu de ressourcement, de promenade, de plaisirs simples dont les guinguettes de la Marne portent la célèbre marque. Les archives montrent bien la conflictualité issue de la coexistence nouvelle de communautés encore rurales avec les noirs et odorants panaches de l'industrie. Les usines à gaz, éloignées du centre à cause des fumées et de la contamination des nappes phréatiques, servent à fabriquer l'électricité des parisiens : l'échange est inégal, la distribution des risques injuste, et se répartit selon des lignes de pouvoir. La prospérité nationale le réclame : ces pollutions, les autorités nationales cherchent à les *acclimater*. Car c'est bien toujours le climat et ses influences qui est au cœur de la vie des habitants jusque dans les années 1900 : en témoignent les nombreux relevés météorologiques des citoyens. Cette relation immédiate et quotidienne à l'environnement naturel s'estompe néanmoins progressivement. Dans l'entre-deux-guerres, le territoire devient de plus en plus indistinct ; annexe ou excroissance du Paris, il se construit comme périphérie, tandis que la densification urbaine, par lotissements, et l'artificialisation des sols peuvent donner le sentiment d'une vie hors-sol. Ce premier volet de l'exposition montre ainsi combien l'occultation de l'environnement est un processus historique qu'il est nécessaire de comprendre. Car la réappropriation est peut-être à venir : le deuxième volet, que l'on est impatient de découvrir, aura pour intérêt de mesurer dans quelle mesure un retour de balancier est peut-être en train de s'opérer.

Thomas Le Roux

Historien (CNRS)